XIII

BRUNDISIUM

NOTES DE TOPOGRAPHIE ET D'HISTOIRE[1]

A la mémoire de Jean Bérard.

PAR CH. PICARD

Directeur de l'Institut d'art et d'archéologie, Université de Paris

SOMMAIRE. — *Des recherches topographico-historiques récentes mettent en lumière le rôle important qu'a joué Brindes comme débouché maritime ; l'interprétation de vestiges archéologiques mis au jour à l'actuelle Place du Dôme et vers la Porta Maritima permet de conclure à l'existence de sanctuaires locaux importants ; enfin les figurations de la Colonne Trajane conduisent à restituer à Brindes antique des aspects qu'on avait attribués par erreur à sa rivale Ancône.*

Les études topographico-historiques récentes concernant les cités portuaires et leurs aménagements maritimes, notamment autour du bassin de la Méditerranée, ne cessent pas d'ajouter leur tribut, année par année, aux ouvrages encore fondamentaux dont nous disposons depuis plus ou moins longtemps, et dont la documentation exige périodiquement certains compléments ou des retouches[2].

Parmi les diverses régions antiques baignées par la Méditerranée qui ont vu s'élever de grandes cités de commerce et de navigation situées au bord de la mer, l'Italie peut passer aujourd'hui pour être privilégiée.

Ayant voyagé récemment en Istrie, le long d'un littoral dont les ports romains ont été assez récemment étudiés de façon exhaustive par M. Attilio Degrassi[3] ; ayant ensuite suivi, moi-même, la côte

1. Communication présentée à la Société des Études latines ; cf. ci-dessus, p. 35.

2. Après les utiles recherches, déjà un peu anciennes, p. ex., de Karl Lehmann-Hartleben, *Die antiken Hafenanlagen des Mittelmeeres*, *Klio*, *Suppl.* 14, 1923 (39 plans), il serait long de vouloir énumérer tout ce qui s'ajoute dès aujourd'hui, en tous lieux. On pourrait à peine mentionner ici, p. ex., les recherches faites de la Phénicie à Carthage par le R. P. Poidebard, celles qui ont été menées en Égypte et en Crète, en Grèce même (Pirée, Délos, Corinthe, Thasos, etc...) ; pour l'Italie même, cf. ci-après, p. 300, n. 2.

3. *I porti romani dell' Istria*, extrait de *Anthemon, Scritti di archeologia e di antichità classiche in onore di Carlo Anti*, 1954, 50 p., pl. 12-15 : avec une carte détaillée et des plans.

occidentale italienne de la mer Adriatique, de Venise à Ancône, puis d'Ancône à Brindisi, j'ai pu faire ici et là quelques remarques concernant les installations portuaires d'autrefois, pour lesquelles certains documents nouveaux ont été retrouvés, voire des aménagements découverts, ou mieux reconnus. Je me bornerai ici[1] à présenter les problèmes concernant Brindisi, mais aussi accessoirement, comme on le verra, Ancône ; car l'histoire et la topographie des deux cités portuaires de l'Adriatique posent ici et là des questions litigieuses, qui les ont maintenant déjà plus ou moins associées.

Brentesion-Brundisium (Brindisi-Brindes) n'a pas été favorisée spécialement jusqu'ici, semble-t-il, dans l'ordre des recherches topographico-historiques. Lorsque le très regretté Jean Bérard a publié en 1941 sa *Bibliographie topographique des principales cités grecques de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité*, on aurait pu constater, mais sans grand étonnement, que le nom de l'importante cité de Calabre, porte de l'Orient pour les Latins, n'y figurait pas. C'est que le dossier topographique restait assez vide ; ce que prouve d'autre part l'article de Chr. Hülsen, *Brundisium*, dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa[2]. *Habent sua fata et portus...*

Brentesion aurait pu cependant intéresser déjà les préhistoriens, qui — un jour ou l'autre sans doute — y auront à faire eux-

1. Il resterait beaucoup à faire ici et là, et non seulement sur la côte de l'Adriatique, mais, d'autre part, pour les cités portuaires en bordure de la mer tyrrhénienne. Les ports d'Ostie ont été, du moins, comme on sait, récemment réexaminés dans le détail (cf. *Scavi di Ostia ;* vol. primo : *Topografia generale*, a cura di Guido Calza e di G. Becatti. — I. Gismondi, G. De Angelis d'Ossat, H. Bloch, 1953, in-8°, 248 p., avec un plan détaillé au 1/500e, présentant l'état des fouilles en 1950). Rappelons que M. J. Carcopino avait été tenté dès 1905, à Rome, par l'étude des ports maritimes de Rome, Ostie et le Portus Augusti ; ses travaux l'amenèrent à examiner d'abord le port de Claude à partir de 1907, sous le patronage du prince Torlonia. Il reste encore, à Ostie, maintes questions obscures ou litigieuses pour les installations portuaires ; mais des repères et des dates de grande importance paraissent désormais acquis : p. ex., pour la fondation du Castrum : vers 325 av. J.-C., comme J. Carcopino l'avait vu : *Virgile et les origines d'Ostie*, 1919, p. 32-33. On possède aussi des précisions utiles sur les enceintes « syllanienne » et autres, sur les portes et les éléments de l'histoire du développement de la ville, qui a été avant-port militaire avant de devenir avant-port marchand (quand la victoire de Rome, dans la seconde guerre punique, eut donné à l'Urbs le rang de capitale du monde hellénistique). Hadrien fut ensuite le grand rénovateur de la ville : cf. J. Le Gall, *Rev. archéol.*, 1957, I, p. 60-76 (carte complétée dans *Rev. arch.*, 1957, II, p. 73-74). J'espère présenter d'autre part, ailleurs, assez prochainement, quelques remarques que j'ai déjà annoncées (*Rev. arch.*, 1956, II, p. 82-84) sur l'urbanisme portuaire à Pouzzoles-Puteoli : d'après les enseignements d'un verre gravé du Musée de Prague, le plus complet de ces « souvenirs de voyage » pour touristes.

2. 1899, t. III, p. 902-906 : une carte.

mêmes de très belles découvertes. Elle passait pour avoir été fondée par des Crétois de Cnossos ; la tradition hellénistique y a enregistré aussi un passage de Diomède et des Étoliens [1] : on avait établi là, de bonne heure, des rapports maritimes et des échanges ethniques avec les habitants de la berge orientale, voire de l'*hinterland*, sur l'autre rive de l'Adriatique : notamment avec les Illyriens, les Étoliens. Les Iapyges de la région circonvoisine de Brentesion ont été considérés, non sans raisons, comme de source illyrienne.

Fait imprévisible ! Ce passé primitif tourné vers l'Orient est redevenu d'actualité, il y a peu, mais... au loin : pour les fouilleurs thasiens qui travaillent maintenant dans la petite île de l'Archipel thrace où Télésiclès de Paros et Archiloque le poète, son fils, débarquèrent un jour en colonisateurs, et bataillèrent durement contre les Sintes ; nos jeunes camarades ont eu à donner leurs soins à un monument très curieux, que j'avais découvert et en partie exhumé dès 1914 [2], mais qu'on a achevé pleinement de dégager en 1954, y retrouvant alors en profondeur — fortuitement encastré à

1. Sur cette période dite de « préhistoire », mi-légendaire, mi-historique, cf. les recherches de J. Bérard, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité*, 1941 (2e éd. 1957), qui — dans ce travail, du moins — a relaté les traditions relatives à la ville, déjà mentionnée par Hérodote, comme port important (IV, 99). Des indigènes de Tarente, à l'arrivée de Phalante, se seraient réfugiés à Brentesion (Strabon, VI, 282 = 3, 6 ; Justin, III, 4). Phalante lui-même, un jour, chassé par ses concitoyens, aurait trouvé refuge auprès d'eux (*ibid* : J. Bérard, *l. l.*, p. 186). Le héros aurait eu, d'ailleurs, à Brentesion même sa sépulture. Sur les Étoliens de Diomède comme fondateurs de Brentesion, cf. Lycophron, *Alexandra*, v. 1056-1066 ; Justin, *l. l.*, XII, 2, 7-11. — Héraclès Lembos a voulu montrer Diomède attaquant Brentesion à la tête des Corcyréens, qu'il avait délivrés d'un dragon funeste (*De rebus publ.* 27 = *F. H. G.* ; éd. Didot, II, p. 220 ; J. Bérard, *l. l.*, p. 390-391). Pour les souvenirs du passage d'Héraclès dans la région de Brentesion, où il aurait engendré, de Baletia, Brentos, l'éponyme — selon l'onomastique — de Brentésion, cf. aussi J. Bérard, *l. l.*, p. 340, n. 2 (avec les références), et p. 447, où l'auteur signalait les variantes de la tradition historique. En fait, Brentesion, tenu encore parfois pour une fondation des Cnossiens de Minos, a passé d'autre part pour avoir été créée par les compagnons de Thésée, aussi bien que par le fils d'Héraclès, Brentos ; c'est ensuite qu'on a parlé surtout des Étoliens de Diomède (J. Bérard, *l. l.*, p. 447). Le nom même de la ville portuaire n'a pas manqué de provoquer des exégèses diverses, toutes hypothétiques. A côté de celle qui met en cause l'éponyme Brentos, Strabon a valorisé déjà une explication plus réaliste, et topographique, qui utiliserait le mot « messapien » *brention*, c'est-à-dire « tête de cerf » (J. Bérard, *l. l.*, p. 447, n. 3), à cause de la configuration compliquée de la sortie du port, évoquant une ramure de cervidé : σὺν γὰρ τῇ πόλει, κεφαλῇ μάλιστα ἐλάφου προσέοικεν ὁ τόπος· τῇδε Μεσσαπίᾳ γλώττῃ Βρέντιον (codd. : Βρεντέσιον) ἡ κεφαλὴ τοῦ ἐλάφου καλεῖται : Strabon, VI, 282 = 3, 6 ; cf. aussi les divers textes mentionnés par J. Bérard, *l. l.*, p. 447, n. 3 (Étienne de Byzance, Hésychius, *Etymol. magn.*). — Les plus anciens poètes latins ont employé la forme Brenda pour désigner la ville (Th. Mommsen, *Unteritalische Dialekten*, 1850). La municipalité de Brindisi a retenu le symbole antique de la tête de cerf : elle s'en sert pour ses armoiries, encadrant — entre les ramures — les deux colonnes colossales en cipolin qui ont marqué l'aboutissement de la Via Appia dans le port.

2. *B. C. H.*, 45, 1921, p. 95, fig. 3.

mon sens — le texte le plus ancien qu'on connaisse jusqu'ici dans l'île[1]. Alignée à peu près perpendiculairement, semble-t-il, par son arrière sur le tracé d'un des anciens murs du Prytanée — mur détruit dans l'Antiquité — il y avait là une base oblongue (équestre?) (4m53 × 1m785), dont l'avant (façade) était jadis sur l'autre petit côté ; base édifiée en gneiss et en pôros jaune : on y avait, dans une période tardive, maladroitement inséré, sur l'un des longs côtés[2], une dédicace archaïque à Glaucos, fils de Leptine, Parien qui avait participé à la colonisation parienne. L'inscription retrouvée en 1954 montre clairement qu'il s'agit d'un élément d'un monument archaïque, élément déplacé, jadis dédié dans le Prytanée, et qui serait incompréhensible là où il a été transféré, si l'on voulait — contre toute raison — qu'il y fût en place (?). Seule intéressante ici est pour nous, d'ailleurs, la mention : ἔ|θεσαν δέ με οἱ Βρέντ|εω παῖδες. M. J. Pouilloux, qui a bien commenté l'inscription thasienne, a mentionné prudemment au passage ce qu'on croit savoir du nom de Brentès, dont les descendants, comme on voit, avaient fait la dédicace thasienne : il n'est guère douteux, tout au moins, qu'il ait été en rapport onomastique avec le nom même de la ville portuaire de l'Italie méridionale[3]. Doit-on croire que le fils légendaire d'Héraclès, connu par la tradition, était lui-même en cause, et qu'il y a eu ainsi certains rapports primitifs entre Brentesion, Paros et Thasos, où le dieu-héros Héraclès a été vénéré? Cela reste tout à fait incertain, à mon sens.

Ce n'est d'ailleurs pas de ces hautes époques, plus ou moins obscures, que j'ai dessein de m'occuper ici. Mais des temps hellénistiques et romains de la Brentesion-Brundisium, rivale d'abord efficace de Tarente, devenue encore plus prospère, quand les Romains en 266, s'en emparèrent. Ils y firent, dès lors, de grands travaux d'urbanisme, qui prouveraient déjà leurs intentions d'y créer une

1. L'inscription du prétendu « *mnêma* de Glaucos » a été publiée par M. J. Pouilloux, *B. C. H.*, 79, 1955, p. 75 sqq. — Cf. aussi le commentaire de M. G. Roux, *ibid.*, p. 348-351 (*Chronique des fouilles en 1954*), pour l'étude architecturale, malheureusement incomplète et négligée, qu'il y aura lieu de reprendre. Le rapport supposé là entre la base longue — faite de pièces et de morceaux (dont l'un est encore retourné d'avant en arrière), rapiécée aussi avec des blocs de marbre, dont l'un porte l'inscription de Glaucos — toutes épaves qui ont été arrachées au Prytanée voisin — et le *mnêma* original de Glaucos est impensable.

2. Je reviendrai, à propos du Prytanée de Thasos, sur cette insertion, assez grossière, d'un bloc qui n'avait pas exactement la même hauteur que les autres, dans l'assise (*B. C. H.*, 79, 1955, p. 349 : « Le bloc de marbre a *presque* la même hauteur que le degré » : *sic*).

3. M. J. Pouilloux tendrait à valoriser le contact avec un mot « illyrien » tel que **bhrentos*, signifiant cerf. Mais le rapport linguistique indiqué reste totalement hypothétique.

base maritime pour les embarquements continus de leurs légions vers l'Orient. Brundisium a été colonie latine après 244, et on la trouve souvent mentionnée au cours des guerres des IIIe et IIe siècles av. J.-C. La cité n'avait pas seulement, alors, la richesse que lui procuraient, et ses pêcheries et l'élevage dans l'arrière-pays, celui-ci fournissant par exemple la laine et le miel ; elle devint lieu de transit maritime et militaire lors de la guerre d'Illyrie, dès 229 (Polybe, II, 11). On sait que Pacuvius y naquit et que Virgile y mourut, au retour d'un voyage en Grèce. L'excellence de sa position maritime était notoire [1].

Ce qui reste beaucoup moins connu, c'est l'agencement citadin, le plan urbain lui-même avec les édifices et les rues. Toutefois, récemment, la critique historique d'une part, la recherche archéologique de l'autre, ont apporté certaines précisions, dont les futures monographies sur la ville — si on en veut écrire à nouveau quelque jour ! — pourront désormais bénéficier.

Un premier lot d'informations peut être tiré des fouilles récentes, et fortuites, qui ont été exécutées avec des moyens locaux sur la Place du Dôme [2]. Peu avant 1954, semble-t-il, l'administration provinciale de Brindisi avait décidé l'enlèvement de ce qui restait du vieil édifice de la place de la Cathédrale, ancien hôpital, limitrophe d'un petit portique, construit avec des matériaux antiques ayant appartenu à l'ancien Hospice des Chevaliers de Jérusalem [3].

1. Outre Strabon, *l. l.* — qui a témoigné pour la période 66 av.–24 ap. J.-C. — on signalerait ici des textes significatifs de César (*De Bello civili*, I, 26, 27), de Cicéron (*Ad Atticum*, 9, 14, 1), de Tacite (Annales, 3, 2 : *navigantî celerrimum fidissimumque appulsu erat*) ; d'autres encore : p. ex. de Pline (*Hist. nat.* 3, 11, 101), de Lucien (*Pharsal.*, II, 617), d'Appien (*Bell. civil.*, 5, 56), etc. — Il n'y a rien, malheureusement, qu'on puisse mettre à profit sur la topographie de la ville ancienne, dans le célèbre « *Voyage de Brindes* » raconté plaisamment par Horace : en certains endroits avec quelques inconvenances assez lestes, qui n'étaient pas pleinement « satiriques » (*Sat.* 5, I. 1 : printemps de 37 av. J.-C. : au moment des entrevues d'Octave et d'Antoine ; cf. E. Desjardins, *Rev. philol.* II, 1878, p. 144-175). Horace, du point de vue de la topographie, ne s'était intéressé qu'à l'itinéraire sur la Via Appia, où il a circulé en partie en char à quatre roues (*rheda*). Il avait fait arrêt à Bénévent, avant d'entrer en Apulie. Il est passé à Egnatia, mais semble avoir été, de plus en plus, pressé d'aller inscrire sur ses tablettes son dernier vers : « *Brundisium longae finis chartaeque viaeque !* ». On notera que Brindisi tenait encore assez peu de place dans l'ouvrage de M. P. Charlesworth, *Les routes et le trafic commercial dans l'Empire romain*, trad. fr. 1938 (éd. de Cluny, vol. 6) ; cf. aussi Laura Breglia, *Le antiche rotte del Mediterraneo documentate da monete e pesi*, *Rendiconti Accad. Napoli*, 30, 1955 (intéressant).

2. J'utilise ci-après une récente brochure de Bari, dont je dois communication à mon confrère M. Alfred Merlin, que je suis heureux de remercier. Elle a été rédigée en 1954 par un avocat lettré de Brindisi, intéressé aux recherches historiques et archéologiques locales. — Cf. Av. Gabriele Marzano, *Recenti scavi in Piazza del Duomo a Brindisi*, 1954, éd. Alfredo Cressati, Bari, in-8°, 30 p., 21 fig. dans le texte.

3. Près de là, la façade du temple normand édifié en 1132 par l'évêque Bailardo, avec un

On a reconstruit sur les ruines abattues un nouvel édifice qui est devenu le musée provincial[1]; il y a aussi là un Centre d'études locales et une bibliothèque. Pendant les premiers travaux, on avait rencontré, à environ deux mètres de profondeur, un bloc important[2] remployé, comportant une inscription dans une couronne de chêne. M. Attilio Degrassi, à qui la photographie du document fut communiquée d'abord, a bien reconnu dans le texte une dédicace à l'empereur Auguste, à dater d'entre 2 av. J.-C. — quand Auguste devint *Pater Patriae* — et 14 après notre ère, époque de la mort de l'empereur. Ce texte compte désormais parmi les archives augustéennes, jusqu'ici assez pauvres, de la ville, qui s'était attachée à la cause d'Octave pendant les guerres civiles, et dont il était naturel d'attendre qu'elle eût voulu honorer à point le vainqueur. Auguste a d'ailleurs beaucoup fait pour la prospérité, maritime et autre, de Brindisi, ce qu'attestent certains monuments[3], et aussi le fait que les dirigeants de la cité avaient prévu par décret, pour leur bienfaiteur, un arc de triomphe — ou une porte monumentale — afin de commémorer la victoire d'Actium (Dion Cassius, 51, 19, 1). Le bloc retrouvé pourrait en provenir : la couronne de chêne était une offrande quasi traditionnelle dont Auguste bénéficia en divers endroits[4]. D'autre part, il n'y a pas de nom de dédicant mentionné : on peut donc penser à une initiative collective citadine. Comme Octave vint à Brindisi en 31 av. J.-C., ce fut peut-être l'occasion de l'érection d'un monument commémoratif : arc ou autre. C'est

splendide pavage en « mosaïque » comparable à ceux des cathédrales d'Otrante (1163-1165), de Tarente, etc. : cf. N. Vasca, *Brindisi ignorata*, 1954, p. 280 sqq.; éd. Vecchi e Cia.

1. Il y a actuellement deux musées distincts à Brindisi, l'autre étant le musée des antiquités, où est encore conservé (été 1956), notons-le, l'ex-voto à Cybèle incomplètement signalé par F. Chapouthier, *Les Dioscures au service d'une déesse*, 1935, p. 247, fig. 38. Le socle, avec ses Cavaliers thraces, eût mérité mention et attention.

2. Fig. 4 de la brochure de M. Gabriele Marzano, *l. l.*, p. 6-7. Haut. 0^m64 ; long. 0^m60 ; ép. 0^m50. Actuellement (août 1956) le bloc est conservé au Musée provincial, où je l'ai vu. Lecture et complément de M. P. Attilio Degrassi, communiqué le 5 février 1954 à M. G. Marzano :

(Imperatori) Caesar(i) Divi f(ilio) Aug(usto)
Pont(ifici) max(imo) Patri Patriae.

3. Au Musée, buste acéphale de l'Empereur, trouvé pendant la construction du marché couvert. — Après la victoire sur Antoine, Auguste avait été accueilli en triomphateur et fêté à Brundisium pendant vingt et un jours consécutifs.

4. Cf., p. ex., les deux autels du théâtre d'Arles trouvés en 1787 et 1823 : J. Formigé, *Rev. arch.*, 1944, I, p. 21-34 (cf. p. 31 sqq., fig. 7 de la p. 31) : couronne de chêne avec bandelette en bas. Une couronne de chêne avait été placée, comme on sait, au-dessus de la porte de la maison d'Auguste au Palatin. Ce même insigne honorifique a figuré aussi sur les monnaies de l'Empereur. Pour le monnayage de Brundisium, cf. *P. W.*, *R. E.*, *l. l.*

aussi l'époque du voyage d'Horace, raconté comme on a dit ci-dessus.

En creusant une tranchée au Sud de celle où avait été trouvé le bloc qui mentionne Auguste et ses titres, on a rencontré d'autres restes antiques, à une profondeur de trois mètres environ : notamment les pilettes (*suspensurae*) d'un *caldarium* de thermes [1]. Il y avait donc eu des installations de bains dans la ville haute, correspondant à l'*arx*, et qui doit avoir été aussi d'abord la vieille acropole préromaine. Le tracé des rues est là plus capricieux — et plus concentrique — contrastant avec la régularité de la cité neuve, refaite ensuite et agrandie à l'époque antonine, semble-t-il ; à travers celle-ci, on a employé seulement le tracé en damier réglé par le *cardo* et le *decumanus* [2].

Dans la région Acropole-*arx*, on peut savoir aujourd'hui qu'il y a eu jadis au moins un assez grand édifice public, un sanctuaire antique probablement, au voisinage des Deux-Colonnes de la « Via Colonne » actuelle : ces colonnes marquaient l'aboutissement de la Via Appia et mériteraient d'ailleurs une étude plus détaillée [3]. Dans les parages, on avait trouvé antérieurement, d'ailleurs, certains vestiges révélateurs : p. ex. le buste de cette Faustine I^re^, femme d'Antonin le Pieux, morte à trente-six ans, princesse dont la fille unique, la seconde Faustine, fut fiancée à Marc-Aurèle [4]. Certaines colonnes du lieu saint disparu, dont l'existence s'est révélée non loin, datent aussi de l'époque antonine : le temple devait occuper l'emplacement où l'on a bâti ensuite le Musée provincial actuel, et où les chapiteaux, retrouvés récemment, sont maintenant exposés [5], sur place (ici, fig. 1-2).

Pour leur part, ces chapiteaux qui sont de date hellénistique

1. G. Marzano, *l. l.*, fig. 5-6, p. 11-12 et p. 13. — Il semble que ce soient là les premières découvertes de ruines romaines faites à Brindisi : Giovanni Tarantini et Pasquale Camossa, *Brindisi attraverso la storia*, 1923, n'avaient encore rien signalé d'important. Pourtant, selon M. G. Marzano, on a repéré maintenant d'autres vestiges de thermes, à la Spiaggia di Sant' Apollinare et près de la gare moderne.

2. Cf. l'actuelle Via Lata et le Corso Umberto, que recoupent perpendiculairement d'autres rues et avenues, selon le traditionnel « damier ».

3. On peut comparer le décor de leurs chapiteaux à celui d'une colonne des Thermes d'Antonin à Carthage : cf. Ch. Picard, *Karthago*, 4, 1953, p. 97 sqq., et ci-après, p. 297, n. 1.

4. Ce buste avait trouvé place dans une niche de la Via Colonne : dès les temps chrétiens, semble-t-il.

5. Les fouilles ont procuré d'autres découvertes, et notamment divers tessons de poteries arrétines ; elles laisseraient soupçonner que l'emplacement a été consacré et mis en valeur au moins dès le temps d'Auguste : on a trouvé aussi des fragments de majolique.

ont apporté la principale aubaine au cours des travaux locaux. Mais ils n'avaient pas été interprétés suffisamment, semble-t-il, lors de leur découverte. Ils forment une série cohérente, étant pareillement en pierre de Carovigno et s'étant révélés presque de même style, de dimensions à peu près égales. Ils appartenaient au même ensemble : on peut croire qu'il leur manque aujourd'hui une partie supérieure, jadis travaillée à part et moulurée. Certains chapiteaux à griffons ailés trouvés au cours des fouilles sous-marines de Mahdia, et qui sont exposés au Musée Alaoui (Bardo, Tunis), présentent des plateaux d'abaque de cette sorte, taillés et posés indépendamment. Une corniche apparentée doit provenir aussi de l'entablement de l'édifice de Brindisi ; quelque temps après la découverte des chapiteaux, on a exhumé, enfin, un gros morceau de colonne cannelée en tuf dur (dit « carparo »).

Le premier exemplaire décrit par M. G. Marzano[1] — haut de 0^m40, et qui a pour diamètre à la base 0^m52 — est décoré en bas de perles et de pirouettes ; une double série de larges feuilles d'acanthe épineuse l'enserre en bas au pourtour, vingt-quatre au total ; chaque tête sur les axes est encadrée — comme de deux palmes, dirait-on ! — de deux éléments d'acanthe redressés à droite et à gauche des tempes. D'après le décor et le style des feuilles d'acanthe, ces chapiteaux se rattachent à la série des documents dits du « corinthien italien ou sicilien » — on emploie aussi parfois l'expression chapiteaux « corinthisants » — qui passent pour avoir été créés en Sicile et s'être répandus de là dans l'Italie jusqu'à Aquileia, p. ex., tout au Nord ; d'autre part, on les connaît de Tarente à Alexandrie, en passant maintenant par Ptolémaïs (Palazzo della Colonne). Ceux de Brundisium semblent se rattacher plus précisément — ainsi qu'on l'attendait, d'ailleurs — aux séries tarentines, en raison de leur « volute » caulicole caractéristique. Il semble actuellement que la

Pour préparer les fondations de l'Hospice des Chevaliers de Jérusalem, construit à l'époque du Trecento, on avait dû niveler le terrain : les découvertes archéologiques, mêlées, se réfèrent ainsi à des temps divers (G. Marzano, p. 16-17). Aussi fourniraient-elles, à l'occasion, des aperçus utiles sur la vie historique du site : outre les fragments de céramique, rouge ou noire, on a encore recueilli là, au fond, pour l'époque romaine, diverses monnaies de bronze de l'époque impériale ; une petite inscription (quelques lettres seulement) ; une petite tête en terre cuite (G. Marzano, fig. 7, p. 17). On verrait ensuite, dans les couches supérieures, certaines traces sensibles des invasions barbares, des luttes contre les Grecs ; enfin, certaines ruines sarrasines sont elles-mêmes conservées.

1. G. Marzano, *l. l.*, fig. 8, 11 : la pierre tendre de Carovigno est recouverte d'une patine grise qui donne l'aspect du marbre, surtout si elle est vue à distance opportune.





FIG. 1 ET 2. — CHAPITEAUX TROUVÉS A BRINDISI, PLACE DU DÔME.

vogue de ces chapiteaux ait cessé vers le milieu du 1er siècle av. J.-C., ce qui fournirait une date précieuse pour la trouvaille de Brundisium. Mais il y a eu des prolongations et quelques attardements[1]. Parmi les décors végétaux et les caulicoles, on voit quatre têtes, opposées selon les axes : elles ont été considérées d'abord, à cause de leur nombre, mais à tort, comme appartenant aux *Horai*-Saisons. Or, deux seulement sont sûrement féminines ; mais surtout l'ornementation ne se prête guère à l'identification proposée[2]. On n'a pas fait suffisamment attention, d'autre part, au fait que deux des têtes présentées de face portent un bandeau frontal caractéristique, la *mitré* dionysiaque[3], dont j'ai marqué dès 1932 le rôle religieux : elle était le signe de l'initiation bachique, au moins dès le IVe siècle grec[4]. En raison de cette observation qui oriente au mieux l'exégèse, il est fort vraisemblable que l'édifice découvert sur l'*arx* était en rapport avec les cultes bachiques[5]. La tête féminine de la fig. 8, dans la brochure de M. G. Marzano, appelée la *Primavera*, ne doit cette *epiclesis*,... un peu « Renaissance », qu'au décor fleuri de son *calathos* paré de rosaces. L'autre tête féminine n'a point la même coiffure ornementée. L'effort tenté pour appeler — en raison de simples boucles d'oreilles « avec grappes » (!) — « Saison des fruits » l'image de la figure 10 n'aboutit guère à convaincre, non plus que la remarque sur la figure 11 qui serait l'allégorie de l'Automne.

Tout est déterminé plus exactement par les figurations mâles des

1. Cf. Alex. Lézine, *Karthago*, VII, 1957 : *La maison des chapiteaux historiés à Utique* : le savant architecte, que je suis heureux de remercier de ses informations, date les documents d'Utique du milieu du 1er siècle av. J.-C., d'après leur style et la stratigraphie des fondations du monument découvert auquel ils ont appartenu, semble-t-il. A M. Alex. Lézine comme à moi-même, il paraît impossible d'accepter, pour les chapiteaux du Palazzo delle Colonne (Ptolémaïs), une date aussi tardive que celle qui avait été proposée par M. R. Martin (*R. É. G.*, compte rendu de la publication de M. Gennaro Pesce) : on voudrait ramener ainsi (?) les documents de Ptolémaïs jusqu'à la fin du 1er siècle ap. J.-C., à cause, dit-on, de l'exubérance du décor sculpté (?) ; en fait, la date possible ne peut dépasser la fin du 1er siècle av. J.-C.

2. Adoptée dans la brochure de M. G. Marzano.

3. Ch. Picard, *Mél. Glotz*, 1932, t. II, p. 707-721.

4. On ne perd pas de vue ici que le culte des Saisons — représentées à l'occasion par des *putti* mâles — a été associé aussi, sous l'empire romain, aux mystères dionysiaques : cf. G. M. A. Hanfmann, *The Season sarcophagus in Dumbarton Oaks*, 1951 ; Adr. Bruhl, *Liber Pater*, 1953. — Mais les chapiteaux de Brundisium datent d'un temps antérieur : celui du disque de l'Apothéose de Sémélé et de Dionysos ; quand les grandes vagues du mysticisme bachique commençaient à déferler sur les cités grecques d'Italie.

5. Cf., p. ex., la très belle tête dionysiaque de Delphes : Ch. Picard et P. de la Coste-Messelière, *Sculptures de Delphes*, 1927, pl. 74.

figures 10 et 11, *l. l.* ; il ne paraît pas impossible, dès lors, que le pendant féminin de Dionysos ait été Sémélé, sa mère ; on eût pu aussi penser à Déméter ou à Coré, dont le culte a été fort important en Grande-Grèce, autant que celui de Dionysos[1] : toutes ces divinités de salut étaient d'ailleurs associées, comme le montre le célèbre disque d'argile de Brindisi. Au commentaire de ce disque, longtemps énigmatique, le chapiteau découvert — s'il associe, ainsi qu'on peut le penser, deux Dionysos avec bandelette frontale à deux Sémélé — apporterait un appoint intéressant. On rappelle ici que — selon une correction d'ailleurs incertaine — les orgies condamnées et interdites par le Sénatus-consulte des Bacchanales, dès 182 av. J.-C., avaient pu se passer dans un bois sacré de la déesse-mère de Dionysos[2].

Sur un autre chapiteau retrouvé[3] — de même matière, de même style — qui a même diamètre à la base, et une hauteur comparable, quelques petites particularités diffèrent. Les acanthes de la corolle se tiennent à un niveau plus bas. Là aussi, il y avait, en opposition axiale, deux têtes viriles et deux têtes féminines, les unes et les autres d'expression très vive, et qui ne peuvent être celles de Saisons. La tête de la figure 12 de M. G. Marzano, large et anguleuse, est de type dionysiaque et faunesque, comme il l'a reconnu lui-même ; elle porte la bandelette frontale, couvrant, dit-il, les racines de deux robustes cornes : *segno di potere.* Je ne m'accorde pas tout à fait, au passage, sur cette interprétation finale ; mais c'est là, de ma part, l'unique réserve. Le personnage de la figure 13 a un visage plus rond, un peu plus petit ; il est barbu et couvre le sommet de sa tête d'un *pileus* de type oriental. On pourrait penser, ainsi, à un Attis de race thraco-phrygienne, comme Sémélé ; voire à un Sabbazios-Dionysos, ou à un Cabire, à la rigueur[4].

Les deux figures féminines de la figure 14 ont été interprétées

1. Cf. pour Tarente, p. ex. : P. Wuilleumier, *Tarente*, 1939, p. 469 sqq. : *s. v.* : *La vie religieuse* ; et surtout pour le disque de Brindisi, P. Boyancé, *R. É. A.*, 44, 1942, p. 191-216, dont l'exégèse me paraît convaincante (Apothéose de Dionysos et Sémélé).

2. P. Boyancé, *R. É. A.*, *l. l.*

3. G. Marzano, *l. l.*, p. 21 sqq., fig. 12-15. Haut. du chapiteau : $0^{m}42$. Je ne comprends pas, dans ces conditions, qu'on ait pu parler de proportions « un peu moindres ». Au Musée, en août 1956, j'ai pu vérifier que les deux chapiteaux étaient frères (même matière, à peu près mêmes proportions, même facture, même style) ; les différences, légères, ne portent que sur des particularités assez secondaires ; elles ne pourraient surprendre, car les chapiteaux avaient été décorés à l'atelier, et non « sur tas », semble-t-il.

4. Ou à un Dioscure : les Dioscures sont associés au thiase de la Grande-Mère et de Dio-

par M. G. Marzano comme représentant — ce qui serait inattendu — des « prêtresses ». Mais leurs visages sont totalement idéalisés, avec un ovale très pur ; de telles figures ne paraissent guère réduites à l'humble condition terrestre. Le front est couronné de belles boucles, et l'image porte un *diadème*, de riches pendentifs. Ce qui a dû faire parler d'abord de simples mortelles est évidemment le voile de tête qu'on nous dit « très pesant ». Mais bien des déesses-mères — comme Déméter en Afrique — ont porté ce voile[1]. De même, Sémélé.

Je pense donc qu'il s'agit sur les chapiteaux jusqu'ici récupérés à Brindisi de figures divines, non d'allégories saisonnières. Cela n'amène pas nécessairement à penser que cette ornementation ne pouvait convenir qu'à un temple, car déjà nous connaissons — pour les chapiteaux avec têtes axiales de divinités — de multiples emplois, divers : disons ici essentiellement, p. ex., palais, lieux saints, temples, etc. Si l'on veut tirer parti des indications que nous procurent les pièces architecturales ornées les plus significatives parmi les trouvailles[2] — avant même de chercher à résoudre la question sanctuaire, temple, ou palais — on remarquera que les dimensions des chapiteaux retrouvés sont du moins l'indice d'un grand édifice urbain, qui devait être parmi les plus importants de la cité ; encore, p. ex., à l'époque antonine. Or, la tradition historique de Brindisi signale que la cathédrale normande moderne fut construite à l'aide des débris d'un vaste temple païen. N'aurions-nous pas là quelques-uns de ses vestiges, et l'attestation, ainsi, d'un ensemble qui devait être un des principaux de la cité? Les raisons présentées pour faire reconnaître Dionysos et Sémélé, *dieux principaux du disque de Brindisi* — cette tessère locale d'initiation, comme l'a bien vu M. P. Boyancé[3] — mettent sur la voie, à mon sens, pour l'exégèse. Car les personnages du thiase, Sabbazios, Cabires, Dioscures, ne sauraient surprendre en compagnie du dieu des

nyses sur le canthare d'argent de Stevenswaert : cf. Leo H. M. Brom, *Mededeelingen Nederl. Akad.*, 1951, p. 39-67, pl. 5-8 ; Anne Roes et W. Vollgraff, *Monum. Piot*, 46, 1952, p. 39-67, pl. 5-8.

1. Gilbert-Ch. Picard, *Atti dell' XIII Congresso internazionale di storia delle religioni*, Roma, aprile 1955 ; cf. p. 323-324.

2. Les fouilles de l'*Arx* ont rendu aussi un fragment mutilé de corniche (G. Marzano, *l. l.*, p. 24, fig. 16), en même pierre de Carovigno, et qui a dû aussi appartenir à l'édifice ; on a enfin trouvé un reste de grosse colonne.

3. *R. É. A.*, *l. l.*, p. 215.

Bacchanales et des initiations. Au surplus, la présence de temples divers à Brindisi peut être attestée. Si l'on n'allègue pas les fortes colonnes retrouvées près de San Giovanni al Sepolcro et San Benedetto — car nous ignorons si elles n'ornaient pas aussi bien des édifices civils — du moins, grâce aux textes, nous avons mention d'un temple d'Apollon, où Auguste aurait sacrifié à son retour d'Orient, en vainqueur. Veut-on s'adresser aux documents monétaires, d'autre part, on voit qu'ils utilisent — outre les effigies du Soleil et de la Lune (Apollon et Artémis-Diane), celle de Poseidon-Neptune, qui figure invariablement sur les monnaies de bronze de l'époque romaine. Nous aurons à retrouver Neptune[1]. Mais les chapiteaux provenant de l'*arx* nous détournent d'un exégèse en faveur d'Apollon et d'Artémis-Diane[2], quelle qu'ait été leur constante influence, prolongée dans la ville romaine. L'hypothèse Dionysos-Sémélé doit être retenue de préférence, au moins provisoirement, car le cortège d'apothéose de Sémélé, fille de Cadmos et d'Harmonia, amenée un jour au ciel par Dionysos son fils, était rituellement accompagné de la représentation de Satyres et de Silènes, tels que nous en voyons ici p. ex. sur l'un des chapiteaux historiés[3].

Ce n'est pas ici le lieu d'insister, en général, sur l'intérêt artistique et religieux des têtes de colonnes ornées d'images divines, sur les axes ; pour cette série d'œuvres, nous n'avons pas, malheureusement, un répertoire méthodique et tout à fait complet, qui serait précieux. On en connaît déjà beaucoup — de l'époque ptolémaïque à l'ère romaine impériale —, soit isolément, soit en série, et, comme je l'ai fait noter ci-dessus, à la fois dans des palais et dans

1. Ci-après, p. 303, n. 2. Pour l'existence probable d'un culte de Cybèle, Mère des Dieux, qui eût été très à sa place dans un port ouvert sur l'Orient, cf. ci-dessus, p. 290, n. 1.

2. Les consuls qui ont frappé monnaie lors des guerres pendant lesquelles Rome triompha des Salentins et de Brindisi même, Marcus A. Regulus, Naevius F. Pictor, L. G. Libon, ont placé, sur les deniers de l'année de leur consulat les images d'une Diane armée (arc et carquois) qui porte déjà le croissant lunaire au front. Il n'y a rien de tel jusqu'ici sur les chapiteaux (ceci dit sans qu'on oublie que la série retrouvée n'est que restreinte, et encore lacunaire). Le culte d'Apollon et de Diane reparaît dans les *Actes des martyrs* locaux, à propos de S. Leucio qui s'en était pris à ces divinités païennes (G. Marzano).

3. Il en allait ainsi déjà, au IIe siècle av. J.-C., sur l'un des *stylopinakia* du temple commémoratif élevé à la gloire de la reine Apollonis (veuve d'Attale Ier) à Cyzique. Les reliefs de ce temple, témoignage de la piété filiale des fils de la reine, ont été commentés par une série d'épigrammes en vers, au livre III de l'*Anthologie palatine*, comme on sait (III, 1re éd. G. Budé, trad. P. Waltz). Cf. le *lemma* de l'épigramme n° 1, p. 91 : « Sur Dionysos amenant au ciel sa mère Sémélé : Hermès les précède, tandis que des Satyres et Silènes les escortent avec des torches. »

des temples. D'autre part, ainsi que je l'ai signalé ailleurs[1], ces types de chapiteaux sont répandus de l'Orient à l'Occident, jusqu'en Gaule[2]. On a signalé, ici ou là, leur rôle prophylactique originel, resté plus ou moins essentiel ; or il n'y a pas lieu de douter que les nouveaux documents de Brindisi aient pu échapper à la règle religieuse ainsi suggérée ; les constatations faites en Grèce et notamment, par exemple, au Didymeion de Milet, sont valables à l'Occident. Les chapiteaux historiés de type corinthien, à images divines, semblent avoir connu un peu partout une fortune favorable à l'époque hellénistique, sur l'une et l'autre des deux rives opposées de la Méditerranée orientale : de la Sicile et de la Grande-Grèce à la région carthaginoise et cyrénéenne, ainsi que le feraient penser maintes découvertes plus ou moins récentes ; sans qu'il y ait lieu d'ailleurs de vouloir contraindre leur aire hellénistique à des limites qui seraient ainsi trop resserrées[3]. En 1953, appelant l'attention sur certains d'eux, à propos de documents plus tardifs, retrouvés dans les Thermes d'Antonin à Carthage[4], je signalais, p. ex., la série de Pise, que, dès 1877, E. de Chanot avait présentée dans la *Gazette archéol.*, p. 184-185 ; celle du théâtre de Berga (Musée de Vicence) : documents dont la présence suffit à mettre en garde contre tout entraînement à tendance géographiquement trop limitative. Les chapiteaux de Brundisium ont l'intérêt de s'ajouter à ceux qu'on connaît maintenant à travers la même région (Grande-Grèce), notamment pour Tarente[5], Lecce,

1. Cf. *Erasmus*, 25 juillet 1951, dans un compte-rendu de G. Pesce, *Il « Palazzo delle Colonne » in Tolemaide di Cirenaica*, col. 355-360. — On les rencontre déjà du Didymeion de Milet à la Cyrénaïque et jusqu'à l'Occident ; cf. G. Pesce, *l. l.*, p. 32, 96, qui signale le même genre de chapiteaux figurés à Rome, au temple augustéen de la Concorde et au Forum d'Auguste (*Palazzo*, p. 31 sqq., et 96, n. 7-8). M. G. Pesce date avec raison, à mon sens, les chapiteaux figurés de Ptolémaïs, quoiqu'ils soient dotés de surabondance décorative (acanthes), du 1er siècle av. J.-C. — J'ai étudié et publié à Carthage, dans les grands Thermes d'Antonin le Pieux, des chapiteaux sévériens à figures de divinités : cf. *Karthago*, IV, 1953, paru en 1954, p. 97-118 : ils sont ornés avec des effigies de Caelestis, d'Athéna.

2. P. ex. à Vienne (Isère) : Espérandieu, *Rec.*, I, 409 ; autres signalés là, et dans la *Gazette archéol.*, par E. de Chanot, *l. l.*, par E. Babelon, *Gazette archéol.*, 1880, p. 216 ; à Strasbourg (Argentorate) : *Gallia*, 12, 1954, 2, p. 488, fig. 5, et R. Forrer, *l'Alsace romaine*, 1935, pl. 28, 2-3 (Vents?).

3. Cf. les chapiteaux de Pise, d'Aquileja, signalés ci-dessus. Pour Aquileja, Mme Valnea Scrinari, à qui l'on doit la connaissance des documents locaux, vient de publier un nouveau fascicule, *Capitelli romani della Venezia Giulia e dell' Istria*, 1957 (pas de chapiteaux figurés) ; elle prépare un troisième recueil, qui aidera à constituer un Corpus complet pour l'Italie du Nord. Sur le chapiteau du théâtre de Berga (Musée de Vicenza), cf., provisoirement : Ch. Picard, *Karthago*, *l. l.*, p. 106, fig. 6 (croquis).

4. *Karthago*, 4, 1953, p. 97. — Cf. p. 104 et n. 7-8 (ibid.)

5. H. Klumbach, *Tarentiner Grabkunst*, 1937, pl. 36, n° 330.

Agrigente, Sélinonte, etc., d'une part ; pour Alexandrie et pour la Cyrénaïque, d'autre part ; ajoutons la région punique (Utique), sur la côte Sud de la Méditerranée. D'un point à l'autre, il y a eu, naturellement, des variantes : les chapiteaux reparus depuis peu à Utique, par exemple[1], décorent des colonnes d'ordre ionique à volute, où la tête humaine est encadrée par deux palmettes dressées, et soulignée d'oves. Un chapiteau du Musée d'Agrigente, d'ordre corinthien, qui, lui, a conservé aussi la feuille d'acanthe évasée, au-dessus de la tête qui l'anime, dans l'axe, est environné de plusieurs palmettes redressées qui garnissaient la corbeille[2]. Les études de L. Fagerlind, en 1932, n'avaient pu — faute d'une documentation comme celle dont on dispose déjà aujourd'hui — que dégager les préparations et quelques suites d'une évolution dont l'existence n'est pas douteuse[3].

Les recherches topographiques et historiques qui intéressent Brundisium n'auraient encore atteint qu'un progrès bien insuffisant, si, dès maintenant, les découvertes faites sur l'*arx* ne venaient ouvrir accessoirement des voies nouvelles. Il y reste encore beaucoup à apprendre dans la vieille ville où vint un jour Horace sans beaucoup de curiosité : cité qui fut pour l'Italie tout entière, redisons-le, une des « portes de l'Orient ». Dotée d'un port dont la complexité — du point de vue des issues — est magnifique et propice — où l'on peut, en dehors de toute théorie linguistique, évoquer la riche armature des bois d'un cerf ! — Brindisi, tête de pont de la Via Appia, ne manque pas de secrets qu'elle pourra peu à peu, on

1. Cf. ci-dessus, p. 293, n. 1.

2. V. Tusa l'a mentionné dans son étude *Capitello figurato ellenistico de Selinunte, Bollettino d'arte*, juillet-septembre 1954. — J'ai pu prendre connaissance sommairement, grâce à l'obligeance de M. Alex. Lézine, de l'étude de M. V. Ziino, *Riflessi architettonici italici in Grecia, studi sul capitello, Atti del III Congresso della storia dell' architettura*, Roma, 1938, p. 39-60. Dans la première partie, l'auteur signale et commente deux chapiteaux « corinthiens-italiens », trouvés à Gortyne en Crète (Musée de Gortyne), et les rapproche des exemples connus en Méditerranée occidentale ; il ne s'agit pas là de chapiteaux historiés. Les deux autres parties de l'exposé devront être consultées avec précaution et réserve : on peut douter de la théorie de l'auteur sur l'influence « italienne » qu'il croit voir marquée ici et là (sur le chapiteau de l'entrée du Stade à Olympie (!), sur les chapiteaux à griffons de Mahdia : Musée du Bardo), et ailleurs. — Pour les documents de Pompéi, cf. Overbeck-Mau, *Pompei*, fig. 273 b ; Mau (trad. Kelsey), *Pompei, its life and art*, fig. 178, p. 349. — Pour Vulci, K. Ronckzewski, *Das Kapitell der Grotta Campanari in Vulci, Röm. Mitt.*, 45, 1930. — Pour Tarente, cf. K. Ronckzewski, *Arch. Jahrb.*, 42, 1927, p. 206 sqq. ; 49, 1934, p. 10-18.

3. *Corolla archaeologica*, 1932, p. 118 sqq. : *The transformation of the Corinthian capital, in Rome and Pompei during the Republican period.*

le souhaite, révéler. Il faudrait y étudier aussi, notamment, les en-têtes des deux colonnes géantes qui reparaissent sur le blason municipal aujourd'hui encore : énormes chapiteaux, à mon sens comparables — *mutatis mutandis* — à l'un de ceux des Thermes d'Antonin le Pieux à Carthage [1].

On tiendra, d'autre part, grand compte de la belle suggestion, relativement récente [2], de M. Attilio Degrassi, qui, avec des arguments très forts, a proposé, le premier, d'identifier sur la Colonne Trajane — là où l'on croyait voir le paysage d'Ancône — plutôt les aspects de la colline et du port (fig. 3) de la ville maritime des Abbruzes ; le site même où embarqua Virgile pour son malheureux et ultime voyage de Grèce : quand il eut là du moins le bénéfice de voir, à loisir, la frise extérieure (Nord) du Parthénon, ornée de son évocation de l'*Ilioupersis* sous l'œil des dieux [3]. C'est sur le même quai de Brindisi — aménagé dès le temps d'Auguste, et amélioré d'Auguste à Trajan — que vinrent s'assembler et embarquer tant de fois les légions romaines, s'élançant de là pour les continuelles expéditions orientales. Avant M. A. Degrassi, on nommait plutôt à ce titre Ancône, patrie du célèbre marchand voyageur Cyriaque, sur lequel nous manquons toujours de la thèse tant attendue et tant promise. Mais aujourd'hui il est permis de mieux en mieux d'apercevoir combien les facilités sont meilleures au littoral de la pointe Sud de l'Italie, là où l'Adriatique est la plus resserrée d'une côte à l'autre, ainsi que la carte le montre : c'est là encore où l'on vient s'embarquer aujourd'hui le plus commodément [4] pour la Grèce.

J'avais voulu, pour me rendre compte des aspects de la question posée par les recherches de nos confrères italiens, revoir en août 1956, l'une après l'autre, les deux cités portuaires rivales devant l'histoire (et l'histoire de l'art !), afin de juger au mieux, si possible,

1. Ch. Picard, *Karthago*, 1953 (ci-dessus, p. 297, n. 1). — Mais il faudra des échafaudages !

2. *Rendiconti Pontif. Accad. romana di archeologia*, 22, 1946-1947, p. 167-183. — Au cours de son étude, M. A. Degrassi a posé le problème de la date de la Colonne Trajane et de ses reliefs (p. 173, n. 26). Il ne peut pas, dit-il, adhérer à l'hypothèse de Domaszewski, *Philol.*, 65, 1906, p. 34, p. 337 sqq. (cf. p. 343), selon qui la frise en spirale de la Colonne n'aurait été ajoutée que sous Hadrien, quand le socle de la Colonne devint le monument funéraire de Trajan. — M. G. Lugli, *Roma antica, Il centro monumentale*, 1946, p. 290 sqq., pense aussi que la Colonne fut sculptée sur tas.

3. Ch. Picard, *R. É. A.*, 47, 1945, p. 177-213 ; *Rev. Ét. lat.*, 14, 1936.

4. Rappelons ici un texte de Tacite, *Annales*, 3, 1, précieux par sa date : « *Naviganti celerrimum fidissimumque appulsu erat* » (Brundisium).

de leurs avantages respectifs, dans le débat topographique qui les assemble et les divise. Nul doute, selon moi, que l'hypothèse de M. A. Degrassi soit fondée parfaitement, et que ce que nous voyons sur un des panneaux de la Colonne Trajane [1] ait bien montré Brindisi, sa colline et son port ; et non Ancône, qui a, certes, une colline aussi, fort escarpée d'ailleurs, mais orientée différemment, et un médiocre port d'embarquement, plus petit, situé plus loin des régions de Dalmatie et d'Épire. Ce port n'a été que plus tardivement, d'autre part, et moins efficacement équipé. La lecture de l'étude de M. A. Degrassi m'avait paru séduisante ; sur place, ici et là, l'évidence de la démonstration s'impose aux yeux.

Le site aux temples étagés que la Colonne Trajane nous a montré, déjà animé par l'accostage des navires qui s'apprêtent à transporter l'armée pour les campagnes de Dacie [2], avec, au bord des eaux, une porte sacrée surmontée de trois statues divines, apparaît bien comme celui de Brindisi même. Aucun moyen de confondre cette *Porta maritima*, qu'on remarque au premier plan, avec l'arc d'Hadrien à Ancône, tel qu'on le voit encore : beaucoup plus trapu, mais sans décor sculpté. Quant au paysage urbain de l'arrière, à gauche sur la Colonne Trajane, avec ses portiques, ses deux temples, il n'est certainement pas celui, non plus, de la ville qui fut celle de Cyriaque. Il est trop près du port — songeons à la découverte, faite à Brindisi, de l'édifice avec un vaste *atrium* ! — : presque au bout de la rue montante conduisant à la mer, dans le voisinage immédiat des deux hautes colonnes historiées qui marquaient le *terminus* de la Via Appia (de la Via Trajana aussi, sans doute, plus tard). Ce qu'il y a devant nos yeux, sur la Colonne Trajane, c'est la scène de l'Embarquement de l'Empereur et de son armée, partant au printemps de 105 pour la quatrième campagne de la seconde guerre. Les bateaux sont à quai. Quoi qu'on ait dit, l'embarquement ne devait pas s'être fait *la nuit*, ce qui eût été bien incommode ; car les quelques porteurs de torches — deux sont visibles seulement — eussent été trop insuffisants, en ce cas, pour

1. Cf. S. Reinach, *Rép. rel.*, I, p. 351, n° 63 (à g.) ; dans la publication de Cichorius, la scène en question est celle qui porte le n° 79 : *Textband*, III, p. 11 sqq. Les meilleures reproductions ont été données par K. Lehmann-Hartleben, *Die Trajanssäule, ein römisches Kunstwerk zu Beginn der Spätantike*, 1926 : texte et album in-4° ; cf. pl. 38 en haut.

2. L'empereur Trajan s'embarquait alors pour aborder dans une ville côtière à l'Est de l'Adriatique. Rien, à ce sujet, dans l'étude de Aline Abaecherli Boyce, *A. J. A.*, 62, 1958, p. 67-78, pl. 10-15.



FIG. 3. — COLONNE TRAJANE :
EMBARQUEMENT DE TRAJAN, A BRUNDISIUM, EN 105 AP. J.-C.

assurer le bon ordre d'un vaste mouvement de troupes, qui n'avait d'ailleurs rien à craindre de la lumière du jour. On a voulu, semble-t-il, rappeler plutôt la *lustratio* propitiatoire qui devait accompagner rituellement le départ sur mer des légions.

Vers l'arrière-plan des bateaux alignés au quai, l' « arc » à un seul passage, qui, plutôt qu'un *fornix*, est bien une « porte maritime » — ainsi que l'indique le choix de son décor de statues divines au sommet — est peut-être celui auquel a appartenu le bloc de l'inscription en l'honneur d'Auguste, récemment retrouvé (ci-dessus, p. 290). Il est surmonté des effigies des trois entités *propices à Actium*[1], chacune élevant un bras en signe de bienvenue aux navigateurs et aux étrangers : l'une au centre, le Poseidon, est présentée dans une posture typiquement lysippique. Lysippique aussi est l'Héraclès à la massue, vers lequel se tourne le visage d'Apollon, peut-on croire. Il n'y a nulle part ailleurs, dans le monde romain, une porte sacrée — et historique ! — dont le décor ait été mieux conservé à notre instruction[2] ; une entrée monumentale qui soit plus apte aussi à nous faire admettre la dérivation des portes de villes et des plus anciens arcs, en Italie, par rapport aux piédestaux distyles dont l'art hellénistique avait consacré la mode : à Delphes, à Délos, en Syrie et ailleurs, jusqu'en Iran.

Il serait évidemment imprudent de vouloir désigner du nom de leurs divins possesseurs les deux temples qu'on voit à gauche sur le relief de la Colonne Trajane. Quand on songeait à Ancône, on voulait voir là, dans l'effigie féminine apparente à la porte du tétrastyle le plus haut placé, cette Vénus dont on croit avoir reconnu le sanctuaire — à Ancône — sous la cathédrale San Ciriaco[3]. Il suffit de se reporter au plan restitué qu'a donné M. M. Moretti en 1945 pour apercevoir l'impossibilité de l'identification ; car il s'agit à Ancône d'un édifice à une ou deux(?) absides latérales, sans aucune parenté de dispositif architectural avec le tétrastyle à fenêtres cloisonnées avec claires-voies (latérales) qu'on voit figuré sur la grande colonne historiée de Rome ; c'est bien ici un sanctuaire de mystères, comme il semble d'après

1. Cf. J. Gagé, *Actiaca*, *Mél. Éc. Rome*, 53, 1936, p. 37-100.

2. S. Reinach, *Rev. arch.*, 1905, I, p. 393-403, pour les statues divines = *Amalthée*, I, p. 357-367.

3. Cf. Mario Moretti, *Ancona*, dans la série *Regio V*, *Picenum*, *Coll. Italia romana*, *Municipi e colonie*, I, vol. 8, 1945 : plan à la p. 59, fig. 3.

cet arrangement fait pour restreindre les vues. Il est enclos de murs, apparents sur le relief de la Colonne Trajane. Il possède une cour, fermée plus ou moins. Et la statue matronale, statue de culte, qu'on aperçoit à l'entrée, pourrait, sans difficulté, avoir été — tout aussi bien qu'une Aphrodite-Vénus, type Naples-Fréjus, comme le voulait S. Reinach[1] — une Sémélé devenue olympienne, faisant le geste dit à tort de l'*anakalypsis*[2].

L'orientation du temple de Vénus à Ancône, identifié là sur la colline, ne correspond nullement, d'ailleurs, à ce qu'on a voulu représenter sur le relief de Rome : le petit côté du *naos*, sur la Colonne, étant en vue, vers le port et les navires. D'autre part, quoi qu'en ait pensé S. Reinach, l'emplacement de l'Arc d'Ancône ne permet pas de le reconnaître sur le relief de la Colonne Trajane[3] ; beaucoup moins encore sa forme trapue. Voire son couronnement ! Il a pu porter, en effet, les restes d'une statue, sinon peut-être de leurs figures d'accompagnement ; mais la statue centrale était là *équestre* : elle n'avait donc rien à voir avec ce qui a été figuré sur la Colonne Trajane : en fait, tout convient au monument de Brindisi, la Porta maritima, dont nous pouvons deviner, d'ailleurs, qu'elle avait eu peut-être plus ou moins un pendant à Patras, de l'autre côté de l'Adriatique[4].

Les quelques remarques ci-dessus assemblées ne font qu'ajouter un complément d'observations visuelles aux savantes déductions présentées dès 1946-1947[5], quand M. A. Degrassi avait réétudié l'embarquement sur mer de Trajan en 105, et la route orientale suivie ensuite par l'empereur, avec ses légions, pour la campagne de Dacie. Les *realia* donnent raison à la critique perspicace de l'éminent historien-épigraphiste italien. Ce n'est pas ici le lieu de

1. S. Reinach, *Rev. arch.*, 1905, I, p. 394, fig. 1.

2. L'hypothèse de M. G. Marzano — Diane puisant dans son carquois (?) — est inacceptable, la déesse étant vêtue d'un vêtement « talaire » qui eût été incommode pour une chasseresse sagittaire. M. G. Marzano a reproduit, p. 29, fig. 21, dans son étude, une statue féminine qu'il dit être celle de Diane chasseresse. Mais il s'agit là, plutôt, d'une statue honorifique ; la dame représentée ramène un grand pan de son *himation* sur son bras gauche ; geste exclu pour la Létoïde. Cette statue honorifique ne ressemble d'ailleurs pas à celle qui est devant le temple, sur le relief de la Colonne Trajane.

3. Et l'arc d'Ancône n'a été achevé qu'en 115, ce qui gênait encore S. Reinach quand il a repris dans *Amalthée* son étude de 1905.

4. Porte du Marché, avec trois statues : Pausanias, VII, 20, 7 ; cf. O. Walter, *Oesterr. Jahresh.*, 31, 1938, p. 53 sqq. (cf. p. 58-59, n. 30, pour l'identification des statues).

5. J'avais signalé le mémoire de notre savant confrère italien, déjà, dans la *Revue des Études latines* en 1952 (t. XXX), p. 329 sqq. — On se reportera au besoin au résumé que j'avais donné, à cette occasion, dans ma *Chronique*.

reprendre ses arguments, que je ne pourrais que résumer ou répéter. Mais redisons-le : on a trop délaissé l'histoire et la topographie d'une cité qu'on appelle parfois en Italie (ci-dessus, p. 290, n. 3 de 289) « *Brindisi ignorata* ». La manière dont les Romains bâtissaient, aménageaient, ornaient leurs villes n'est pas moins intéressante à rechercher et à définir, si possible, que les arrangements de l'urbanisme en Grèce, généraux ou particuliers ; et nous avons peut-être aussi quelque chose à apprendre encore sur l'histoire des religions latines par des enquêtes directes sur les cultes locaux et les édifices qui les abritaient.

Ch. PICARD.